

SHIBASAKI Tomoka

JARDIN
DE PRINTEMPS

Roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Haru no niwa*

© 2014, by Shibasaki Tomoka
All rights reserved

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Edition française publiée avec l'autorisation de Shibasaki
Tomoka/Bungeishunju Ltd., Tokyo, par l'intermédiaire du
Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © plainpicture/Mira/Bjorn Wiklander


Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1352-7

ISSN : 1251-6007

La femme passe la tête au balcon du premier étage et regarde quelque chose. Elle demeure ainsi, les deux mains posées sur le garde-fou, le cou en avant.

Tarô regardait, la main qui s'apprêtait à fermer la fenêtre en l'air, mais la femme ne bougeait pas le moins du monde. La lumière se reflétait dans ses lunettes à monture noire et empêchait de voir précisément la direction de son regard, bien que son visage restât orthogonal par rapport au balcon sur la maison du propriétaire, au-delà du mur en parpaings.

Vu d'en haut, l'immeuble est en forme de guillemets japonais, comme ceci . L'appartement de Tarô se trouve dans la partie qui dépasse, au rez-de-chaussée. Tarô était en train de fermer le vasistas sur le jardin intérieur quand la silhouette de la femme sur le balcon à l'autre bout du bâtiment a attiré son regard. Jardin intérieur, c'est

beaucoup dire, il s'agit tout au plus d'un espace assez vague de trois mètres de large où les herbes folles poussent entre les dalles de ciment, et où il est d'ailleurs interdit de pénétrer.

Avec le printemps, le lierre a tout à coup envahi le mur de séparation en parpaings, entre l'immeuble locatif et la maison du propriétaire. De l'autre côté, un prunier et un érable qui ne sont plus entretenus étendent leurs branches par-dessus le mur. Et derrière les arbres se trouve une maison à un étage, assez vétuste en apparence, aux murs couverts de lattes jointives. On n'y voit jamais âme qui vive.

Il revint à la femme. Elle n'avait pas changé de position. De son rez-de-chaussée, à cause du mur de parpaings, Tarô ne voyait qu'une partie du toit de la maison du propriétaire, mais peut-être voit-on le rez-de-chaussée de l'étage, et même le jardin. Ceci dit, il ne doit pas y avoir grand-chose d'extraordinaire. Les plaques de tôle rouge du toit et les lattes brun foncé de la façade sont manifestement fatiguées. Voilà un an que la vieille dame qui y vivait seule est partie en maison de retraite. Elle paraissait en bonne santé quand il l'apercevait en train de balayer devant sa maison, mais elle faisait tout de même ses quatre-vingt-six ans, d'après les informations qu'il tenait de l'agent immobilier.

Au bout du toit, on voyait le ciel et les nuages. Il faisait si beau ce matin, maintenant

des nuages se levaient. Masses de blancheur. Des nuages de plein été, bien qu'on ne fût qu'en mai. Tarô regarda les nuages gonfler et s'en-voler. Dire qu'ils sont à des milliers de mètres de hauteur. Le contraste avec le bleu profond du ciel était si puissant qu'il en avait mal au fond des yeux.

Tout en regardant les nuages, Tarô s'imagina marcher dessus. Il fait ça tout le temps, d'ailleurs. Il marche loin, très loin, avant d'atteindre le bord. Alors il pose les mains par terre et observe en bas. On voit la ville. Et malgré cet intervalle de milliers de mètres, il distingue avec une netteté parfaite chacune des ruelles enchevêtrées, chaque toit des maisons collées les unes aux autres. Les voitures, comme de minuscules insectes, glissent le long des voies, un avion petit modèle coupe par le travers l'espace entre lui et la ville. Comme une scène de dessin animé, parfaitement. Il n'y a personne derrière la verrière du cockpit. Aucun bruit. Non seulement en provenance de l'avion, mais de nulle part. Et quand il se remet lentement debout, il se cogne au plafond du ciel. Il n'y a personne.

Jusque-là, c'est une scène qu'il revoit tout le temps depuis qu'il est petit. Maintenant il regarde le balcon du premier, tout au bout. Il voit un fragment de carré blanc qui n'était pas là tout à l'heure. A un moment donné, la femme a dû appuyer une

feuille de papier à dessin sur la rambarde, ah non, c'est un carnet de croquis. Pour dessiner les arbres, peut-être ? Son balcon donne au sud, l'auvent est très court. Il est deux heures de l'après-midi. Ça doit plutôt l'éblouir.

De temps à autre, la femme se penchait en avant. Alors il apercevait sa tête. Lunettes à monture noire et cheveux coupés plus ou moins court, en allant un peu vite on pourrait dire au bol. Elle a emménagé en février. Il l'a aperçue plusieurs fois devant l'immeuble, la trentaine, comme lui, ou légèrement plus jeune si ça se trouve, d'après Tarô. De petite taille, et toujours à peu près le même genre de tenue, en tee-shirt ou haut de training. La femme tend le cou devant le carnet de croquis. Elle penche la tête, se tourne vers ici. C'est alors que Tarô se rendit compte que ce n'était pas celle du propriétaire en face qu'elle regardait mais la maison d'à côté, plus vers chez lui. La maison bleu clair.

Un cri aigu d'oiseau, un bruissement de feuilles résonnèrent. L'instant suivant, le regard de la femme croisa le sien. Avant même que Tarô ait détourné les yeux, la femme s'était rétractée, carnet de croquis compris. Il entendit le bruit de la porte-fenêtre à glissière qui se refermait. Elle n'est plus ressortie.

Le mercredi soir, en rentrant chez lui après le travail, il aperçut la locataire du premier dans l'escalier extérieur de l'immeuble. Pas celle qu'il avait vue sur son balcon quelques jours auparavant, sa voisine. Elle habite ici depuis longtemps, semble-t-il, une femme qui doit être plus âgée que sa mère à lui. L'immeuble où habite Tarô, le View Palace Saeki III, est composé de quatre appartements au rez-de-chaussée et quatre à l'étage, désignés chacun non par un numéro mais par un signe du zodiaque. En partant du sien, le plus au bout à gauche de l'entrée de l'immeuble : Sanglier, Chien, Coq, Singe, et à l'étage : Mouton, Cheval, Serpent, Dragon. Comme cela est devenu la norme de nos jours, le nom des locataires n'apparaît nulle part, ni sur les plaquettes des portes, ni sur les boîtes à lettres. C'est la dame de l'appartement du Serpent, alors pour Tarô elle est Mme Serpent. Quand il la croise, elle lui dit toujours un mot, une personne bien affable.

Mme Serpent, qui surveillait du haut de l'escalier, descendit en calculant le moment où Tarô allait passer l'entrée. Elle a toujours les cheveux réunis en chignon sur le haut du crâne, elle porte des vêtements aux formes assez spéciales, sans doute confectionnés à partir d'anciens kimonos. Aujourd'hui elle est en chemise noire et pantalon-sac à motifs de tortues.

— Dites, vous n'auriez pas perdu votre clé ?

— Hein ? Ma clé ?

Sans réfléchir, Tarô regarda sa main. Qui tenait fermement sa clé.

— Celle-là...

Pourtant, la clé accrochée à un petit personnage en forme de champignon que Mme Serpent lui mit devant le nez lui disait quelque chose.

— Je l'ai trouvée par terre ce matin. Mais vous avez la vôtre, je vois.

— C'est la clé du bureau. De mon travail. Il me semblait bien l'avoir oubliée ici. Je vous remercie.

— Ah, tant mieux, parce que je m'inquiétais, vous comprenez, si on voit une vieille comme moi avec une clé pareille, on pourrait se poser des questions. Je ne l'ai pas prise, c'est vrai, elle était par terre.

— Pas de souci, c'est très gentil à vous.

Mme Serpent s'approcha et lui tendit la clé. Tarô la prit. La toute petite Mme Serpent leva les yeux pour voir Tarô fourrer la clé dans sa poche intérieure.

— Mais alors vous n'avez pas pu travailler, aujourd'hui ?

— Si si. Il n'y a pas que moi au bureau, il y a les autres aussi.

— Ah bon, ah bon, bien sûr, suis-je bête. Je vous demande pardon.

— Mais non.

Tarô se souvint des *mamakari* marinés au mirin qu'il avait dans son sac, cadeau d'un collègue qui les avait rapportés d'un déplacement, mais de façon générale Tarô n'aime pas les poissons séchés.

— Tenez, ce n'est pas pour être quitte de votre gentillesse, mais s'il vous plaît...

Mme Serpent était ravie, elle adore ça. Ravie à un point qui en était presque gênant. Merci infiniment, merci infiniment, répétait-elle en remontant à l'étage par petits bonds.

Tarô regarda la clé que venait de lui remettre Mme Serpent. Il avait acheté le personnage en forme de champignon dans un distributeur de petits jouets sous capsule en plastique. Un *shimeji*. Mais il aurait dû y avoir un pleurote *eringy* avec. Il les avait accrochés justement ensemble pour qu'ils se voient, parce qu'il perd si facilement ses affaires. Il a dû se casser, pensa-t-il, bien que l'anneau et le cordon aussi aient disparu. Je devrais peut-être y ajouter un grelot, pensa-t-il en se faisant réchauffer au micro-ondes un plat tout préparé, « bœuf mariné à la coréenne grillé au feu de bois ». Il ouvrit une canette de bière.

En rentrant la serviette de toilette qu'il avait mise à sécher, il en profita pour jeter un coup d'œil sur le balcon du Dragon. Il y avait de la lumière.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'autre fois, il ne l'avait pas revue depuis.

Numazu, le collègue qui lui avait offert les *mamakari*, celui qui était en déplacement la veille à Okayama, avait pris son lundi pour partir trois jours deux nuits à Kushiro. Il s'était marié le mois dernier, alors il était allé là-bas rendre visite à la famille de son épouse. Celle-ci était fille unique, et comme elle possédait un nom de famille rare, le mois dernier c'est Numazu qui avait pris le nom de sa femme. Ils avaient bien une autre collègue qui continuait à utiliser son ancien nom, mais Numazu aimait tellement son nouveau nom qu'il avait fait refaire toutes ses cartes de visite. Tarô, lui, n'était pas encore habitué et continuait à l'appeler Numazu.

A la pause de midi, après avoir fait sa distribution de *mamakari* d'Okayama et de saumon de Hokkaidô, Numazu avait expliqué à Tarô qu'il avait changé son nom, oui, mais qu'il n'était pas sûr d'aller jusqu'à intégrer leur caveau familial. Sa maison à lui se trouvait à Shizuoka, dans une ville de pêcheurs, pas Numazu, tout de même pas, ce n'est pas parce qu'il s'appelait Numazu, et comme il s'était toujours imaginé avoir une tombe dans un temple entouré de vergers de clémentiniers, avec le soleil couchant comme ça en oblique, quand il avait vu ce cimetière au milieu d'une forêt qui devait être glaciale en plein hiver, il avait trouvé ça vraiment

trop lugubre. Comment elles font, les femmes, pour accepter d'entrer dans le caveau familial de leur époux sans y trouver à redire ? Elles n'ont pas peur de se sentir intimidées au milieu de tous ces gens qu'elles ne connaissent pas ?

Tarô lui avait répondu, très sérieusement :

— Au début, il faut faire preuve d'esprit d'adaptation, mais il y a des alternatives, je pense. On peut se faire enterrer au pied d'un arbre, ça existe. Mon père, par exemple, il a voulu qu'on disperse ses cendres.

— Eh bien dans ce cas, moi, je veux être enterré dans le jardin de ma maison de famille. A côté du chien que j'avais quand j'étais petit, Cheetah il s'appelait, c'est là qu'on l'a enterré.

Le bâtard qu'avait ramassé le frère aîné de Numazu avait une sorte de dessin noir au coin de l'œil comme un guépard, alors ils l'avaient baptisé Cheetah, il adorait les os de poulet, quelle histoire quand il le suivait jusqu'à l'école ! En prenant de l'âge, avec sa patte folle, il ne pouvait même plus faire sa promenade, mais il avait vécu une longue et belle vie, attention, et comme il était devenu plus grand que prévu, cela avait été un vrai cauchemar pour lui creuser un trou et l'enterrer, et voilà comment les onze années de la vie bien remplie de Cheetah se trouvaient résumées en cinq minutes. Le tout entrecoupé de larmes à plusieurs reprises.

— Si on laisse les os entiers, ça tombe sous le coup d’abandon de cadavre, c’est pour ça qu’il faut les réduire en poussière.

— Et vous l’avez fait ?

— Ça a été d’un dur ! On a eu du mal.

— Moi je croyais que la crémation les rendait poreux.

Le père de Tarô avait les os solides, et presque pas de caries. Il aurait pu facilement atteindre les quatre-vingts ans avec encore une bonne vingtaine de dents et voilà qu’il était mort avant d’atteindre les soixante. Cela faisait bientôt dix ans. Ce qui par la même occasion voulait dire que Tarô habitait Tokyo depuis bientôt dix ans, tiens.

Tarô avait apporté avec lui d’Osaka le mortier et le pilon avec lesquels il avait réduit en poudre les os de son père, qui s’étaient avérés plus solides qu’il n’avait cru. Ils étaient toujours là, dans son appartement. Même pendant les trois années où il avait vécu avec celle dont il avait divorcé trois ans plus tôt, il les avait gardés ensemble, le mortier et le pilon, rangés au fond du placard à vaisselle. Un jour, je vais me tromper et m’en servir pour la cuisine, si c’est si important pour toi, pourquoi tu ne les ranges pas comme il faut quelque part ? lui avait dit à plusieurs reprises son ex-femme. Il n’en avait rien fait. Il ne savait pas ranger ses affaires comme il faut, et il craignait de ne plus se rappeler où il les avait mis, et puis s’il ne les avait pas à

portée de vue, il risquait d'oublier que son père était mort. De temps en temps, il se demandait s'il ne les avait pas oubliés : et son père, et sa mort.

— Qu'est-ce que je devrais faire ? Se mettre à y réfléchir quand on est mort, c'est trop tard, n'est-ce pas ? A Kushiro, il fait trop froid. D'accord, c'est comme ça, c'est la nature, mais quand même, moi, le froid, ce n'est pas mon truc.

Quand on est mort, on n'a pas froid, avait failli lui répondre Tarô, mais tout à coup il avait compris qu'en fait Numazu ne s'adressait pas à lui. Il ne faisait que formuler quelque chose qui flottait à la surface de son cœur, mais à vrai dire il n'attendait aucune réponse. Deux autres se trouvaient à ce moment-là au bureau, un appartement dans un immeuble résidentiel moderne, ils avaient nécessairement entendu leur conversation mais aucun des deux n'était intervenu.

Comme cadeau de Kushiro, Numazu avait ramené du saumon, que Tarô fourra au fond du placard à vaisselle. Puis il vérifia ce qu'il avait là-dedans. En fait de placard, ce n'était qu'une bibliothèque dont il avait détourné le haut à partir de la troisième étagère en placard à vaisselle. Le mortier et le pilon, il les avait achetés dans un hypermarché le surlendemain des funérailles de son père. Il avait regretté d'avoir pris un mortier à miso, impossible de récupérer toutes les cendres qui s'étaient coincées dans les rainures.

Et il n'avait pas osé le nettoyer sous l'eau. Ce qui expliquait pourquoi il restait aujourd'hui encore un peu de poussière blanche dans les rainures qui ressemblaient à des sillons faits avec un peigne. On ne la voyait pas mais il devait encore en rester. Les cendres de son père étaient déposées en partie dans le caveau de son village natal et en partie sur le côté de l'autel domestique de la maison familiale. Ce qu'il avait réussi à réduire en poudre avait été dispersé au large d'un cap quelconque où son père aimait aller pêcher. Le vent les avait soufflées, les vagues les avaient emportées, et elles avaient disparu. Des particules qui, à l'origine, venaient des mêmes os que la poussière coincée dans le mortier à broyer. Quelle partie de son père était-ce ? Était-il possible que ces bouts de machins blancs et durs aient vraiment fait partie du corps de son père ? Ils avaient bougé, marché, s'étaient assis, vraiment ? Une fois, à l'école primaire, Tarô s'était blessé en se cognant la tête contre une barre en fer, tous ses camarades de classe l'un après l'autre étaient venus voir l'os, finalement il était le seul à n'avoir rien vu, aujourd'hui encore il le regrettait.

La bière était trop froide. Depuis quelque temps, le frigo qu'il avait acheté dans un magasin de recyclage faisait un drôle de bruit.

Le vendredi matin, en ouvrant la porte pour aller au travail, Tarô entrevit la femme de l'appartement du Dragon qui passait devant l'immeuble. La porte n'était qu'entrouverte, sans doute ne l'avait-elle pas remarqué car elle poursuivit son chemin en regardant devant elle. C'est-à-dire dans la direction opposée à la gare. Après réflexion – quel genre de réflexion, ce n'était pas très clair dans sa tête mais après réflexion tout de même – Tarô partit dans la même direction qu'elle.

La femme longea lentement le mur construit exactement sur la limite du terrain voisin, entourant la maison d'à côté comme un immense coffre-fort, puis tourna au coin à droite. Tarô la laissa tourner, puis s'avança également jusqu'au coin. Le coffre-fort en béton devait abriter un jardin intérieur, seule une toute petite fenêtre donnait sur l'extérieur. Tarô avait déjà vu sortir un 4x4 de marque anglaise du garage dont le rideau métallique était actuellement fermé, mais il n'avait jamais vu les occupants. En arrêt au coin du mur de béton, il observa la direction que la femme avait prise.

Elle était arrêtée devant la maison bleu clair située juste après le coffre-fort en béton. Tout son corps de petite taille tendu en avant, elle essayait de voir par-dessus le mur. Elle tendit le cou, balança la tête de droite à gauche, puis se remit à marcher, toujours tournée vers la maison bleu clair. Elle

portait un tee-shirt froissé, un pantalon de survêtement, et un bonnet de tricot qui semblait surtout avoir pour raison d'être de cacher ses cheveux pas coiffés. Manifestement la tenue de quelqu'un qui ne s'imagine pas qu'on puisse le regarder. Avec ses lunettes et son bonnet, elle avait franchement l'air suspect. Puis elle tourna à droite le long de la clôture blanche.

La maison bleu clair s'imposait à la vue, c'est un fait. C'était une construction dans le style occidental. Les lattes horizontales de la façade étaient peintes dans un lumineux bleu clair. Une pointe de pique ornait le sommet du toit de tuiles brun-rouge à quatre pans comme une pyramide aplatie.

La clôture blanche qui l'entourait présentait un motif d'écailles de poisson réalisé à la truelle. De la rue on ne voyait que l'étage. A gauche un balcon, à droite deux petites fenêtres verticales. Leur encadrement peint dans le même brun-rouge que le toit.

Le portail noir en ferronnerie ouvragée dessinait des ronces, et sur le côté de la porte d'entrée que l'on apercevait se trouvait un vitrail au décor de plantes, des iris européens ou japonais, Tarô n'aurait pas su dire, dans des nuances de bleu, de vert et de jaune. De son appartement, Tarô voyait exactement la partie opposée à l'entrée de cette maison. De son côté aussi il y avait une petite fenêtre avec un vitrail, représentant des libellules rouges stylisées.

Tarô avait pensé aux « maisons des étrangers » à Kôbe qu'il avait visitées lors d'une sortie scolaire quand il était au collège, mais en comparaison, la maison bleu clair manquait un peu d'unité, lui semblait-il. Au premier abord, le bâtiment exprimait clairement à la fois un style et une époque, mais quand on le regardait plus longuement, on avait l'impression que tout cela, le toit, les murs, les vitraux, la clôture, le portail, les fenêtres, n'était qu'un assemblage d'éléments disparates.

Sur une plaque de verre à droite du portail était gravé : *Morio*. En principe, cela faisait un certain temps que la maison était vide, presque un an. Quand ces gens-là avaient-ils emménagé ? A côté de la porte d'entrée se trouvaient un vélo d'enfant et un tricycle. Une voiture de petite cylindrée d'un bleu clair très proche de celui de la maison était garée sur l'une des deux places de parking devant la clôture, à gauche du portail.

Le jardin occupait environ un tiers de la propriété. Comme il était du côté opposé par rapport à l'immeuble locatif, Tarô n'en voyait rien depuis chez lui. L'arbre au coin du parking, à l'intérieur de la clôture, c'était un lilas des Indes. A la vue du tronc lisse, dénudé par plaques, même Tarô l'avait deviné tout de suite. Un peu plus loin on pouvait apercevoir deux arbres à feuilles caduques, l'un de taille moyenne, l'autre plus petit.

Tarô passait rarement devant cette maison, mais il se souvenait que le lilas des Indes avait des fleurs mauves, l'arbre moyen, des fleurs blanches de prunier, et le plus petit, des fleurs qui faisaient penser à un prunus.

A hauteur du lilas des Indes, Tarô s'arrêta de nouveau et jeta un œil sur la droite, là où la femme avait tourné. Elle était en train de tourner une nouvelle fois à droite au coin suivant, une trentaine de mètres plus loin. Droite, droite, droite. Autrement dit, elle retournait aux appartements.

L'immeuble de Tarô faisait partie d'un pâté de maisons encadré de rues à peine assez larges pour une voiture. Quatre bâtiments étaient construits dans ce carré, ce qui, vu d'en haut, donnait à l'ensemble l'apparence du caractère *ta* 田, « rizière ». En plaçant la résidence où habitait Tarô en haut à gauche, on trouvait à sa droite le coffre-fort de béton qui délimitait exactement sa parcelle, en bas à droite la maison bleu clair à étage de style occidental, et en bas à gauche la vieille maison en bois du propriétaire.

La femme semblait donc faire exprès le tour de ce pâté de maisons en forme du caractère « rizière ».

Tarô tourna à son tour à droite. En levant les yeux vers la maison bleu clair, il vit que le balcon aussi bien que les fenêtres à ouverture verticale

étaient fermés par des stores blancs. Ni linge à sécher, ni barre à étendage sur le balcon.

Quand il eut marché jusqu'au portail de la maison du propriétaire, à l'angle suivant, il vérifia du côté où la femme était partie. Comme prévu, elle était en train d'entrer dans leur immeuble. Un monospace était garé devant le portail du propriétaire. Sur la carrosserie blanche, on pouvait lire les caractères DAY SERVICE. La vieille dame serait-elle rentrée de sa maison de retraite ? A moins qu'il ne soit arrivé quelque chose ? Tarô resta là un moment, mais il n'y eut aucun mouvement d'entrée ni de sortie, ni aucun bruit d'aucune sorte. Il ne tourna pas, et continua tout droit vers la gare.

Quand il la vit la fois suivante, c'était un samedi, le soir était déjà tombé depuis un certain temps. Il y avait une petite bruine, mais l'occupant de l'appartement voisin de Tarô, le Chien, déménageait depuis le matin, et comme l'immeuble était en bois, le bruit l'avait empêché de faire la sieste. Le calme était enfin revenu et Tarô, vautre sur le tatami, commençait à somnoler, quand l'interphone sonna.

On entendait les voix dans le couloir par la fenêtre de la cuisine, mais puisqu'il y avait un interphone, il répondit par l'appareil. C'est